

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 ; ; six mois, 14 ; ;
 ; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abrevoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 24 NOVEMBRE 1868.

Bulletin politique.

La France vient de perdre l'un de ses plus grands citoyens, l'un de ses orateurs les plus illustres, l'un de ses jurisconsultes les plus éminents. M. Pierre-Antoine Berryer est mort hier dans sa terre d'Angerville.

Dans un article encadré de deuil, l'Union avait annoncé hier matin cette douloureuse nouvelle, qui fut démentie, quelques heures plus tard, par un télégramme d'Angerville. Une lettre que nous recevons ce matin nous enlève tout espoir. Notre grand Berryer n'est plus. Il est mort entouré de ses amis les plus illustres, parmi lesquels on cite Mgr l'évêque d'Orléans, M. de Falloux et M. de Montalembert.

Nous publions plus bas la biographie du grand orateur.

Une dépêche d'Angoulême annonce que dans les élections qui ont eu lieu les 21 et 22 novembre, dans la première circonscription de la Charente, M. Laroche-Joubert, candidat-dynastique indépendant, a été élu député par 17,690 voix, contre M. Mathieu Bodet, candidat dynastique recommandé par la préfecture, qui n'a réuni que 13,528 suffrages. Reste à connaître le résultat du vote dans deux communes rurales.

Le tribunal correctionnel de Clermont-Ferrand a acquitté le journal l'Indépendant du Centre qui, pour avoir publié des listes de la souscription Baudin, était prévenu de pratiquer des manœuvres à l'intérieur dans le but de troubler la paix publique et d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement.

Nous faisons des vœux bien sincères pour que la conduite du tribunal de Clermont soit comprise par les juges qui vont être appelés à se prononcer envers les autres journaux poursuivis.

Hier a eu lieu la clôture de la Diète de Darmstadt. M. de Dalwigk a remercié les députés de l'appui loyal et constant qu'ils

lui ont prêté, en toute indépendance, au milieu des changements qui se sont imposés aux institutions de l'Allemagne. L'ouverture de la 20^e session aura lieu mercredi.

Mazzini est mort dimanche à Lugano. J. REBOUX.

LES CHANCES DE PAIX.

Nous pouvons à présent compter sur le maintien de la paix pour l'année 1869. S'il ne se présente pas de circonstances imprévues, s'il n'éclate pas quelque coup de théâtre inattendu, provoqué par le caprice de quelque souverain ou de quelque ministre tout-puissant.

Depuis que la bataille de Sadowa a placé la Prusse au premier rang des puissances continentales, nous avons été constamment tourmentés dans la crainte de voir la lutte éclater entre la France et la Prusse, pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici puisque tout le monde les connaît; et depuis cette époque, la France se prépare pour la lutte, transformant son armement et se créant de nouvelles ressources par la formation de la garde mobile. Il n'est donc pas sans intérêt de préciser pour quelles raisons toutes chances de conflit immédiat paraissent écartées.

On se rappelle que lors de l'affaire du Luxembourg, ce fut l'intervention de l'Angleterre qui prévint une lutte entre la France et l'Allemagne, en amenant les gouvernements de France et de Prusse à des concessions réciproques. L'Angleterre vient d'intervenir de nouveau, et si ce n'est pas à elle que l'on doit uniquement le maintien de la paix, toujours peut-on dire qu'elle y a contribué plus que toute autre puissance. Son intérêt la poussait; il ne faut pas s'imaginer que sa politique s'inspire des sentiments d'humanité et de justice. Elle redoute de voir la Prusse franchir la ligne du Mein et annexer l'Allemagne du Sud, de même qu'elle fera la France de s'étendre jusqu'au Rhin. Le

résultat d'une guerre entre la France et la Prusse serait nécessairement l'agrandissement d'une des deux puissances: ou bien la Prusse deviendrait prépondérante en Europe et un jour sa marine pourrait rivaliser avec la marine anglaise; ou bien la France reprendrait le premier rang, et ses flottes, de Cherbourg et d'Anvers, deviendraient une menace permanente pour l'Angleterre. Les hommes d'Etat anglais avaient donc un intérêt puissant à intervenir, et toutes les influences ont été mises en jeu par eux. Pour maintenir la paix, c'est-à-dire pour qu'il ne se présentât pas de prétexte de conflit, il fallait arrêter pour un moment la marche de l'unification allemande. Pendant que les diplomates anglais agissaient en Allemagne, grâce aux liens qui existent entre les familles royales, on cherchait à calmer les passions personnelles. Le voyage du prince et de la princesse de Prusse en Angleterre et en France, la présence du prince et de la princesse de Galles à Compiègne ne sont pas des faits isolés, et ils est certain qu'ils se rattachent aux actes diplomatiques de ces derniers mois.

Il est un autre intérêt qui nous paraît avoir aussi pesé dans la balance en faveur de la paix: c'est l'intérêt de la Russie. Cette puissance comprend qu'une lutte entre la France et la Prusse aurait pour conséquence l'agrandissement de l'une des deux, et elle a les mêmes raisons que l'Angleterre pour maintenir la rivalité entre les deux nations. La Russie affirme cette politique; le mariage du roi de Bavière avec une fille du Czar est décidé; le roi de Wurtemberg a épousé une sœur du Czar, et le grand-duc de Hesse est le frère de la Czarine. On sait combien les liens de famille sont puissants à Saint-Petersbourg; on peut donc considérer la nouvelle alliance contractée par le Czar comme un engagement de la politique russe et comme un moyen d'intervenir en Allemagne.

Quant au gouvernement français, il paraît animé des sentiments les plus pacifiques. Il y a quelques semaines, il fut question de la retraite du maréchal Niel

comme d'un gage donné aux partisans de la paix; mais son œuvre de transformation de l'armement n'était pas terminée, et d'ailleurs, les idées particulières d'un ministère n'engagent pas chez nous le gouvernement. C'est dans la pensée même de l'Empereur qu'il faut chercher le gage le plus certain de la paix. On se rappelle qu'après Solferino, il signa immédiatement la paix; à cheval pendant douze heures, il avait pu juger à quoi tiennent les destinées d'un Empire, il avait été ému du spectacle du champ de bataille; il ne se résignerait à la guerre qu'avec regret. Aussi accepte-t-il comme une trêve ce temps d'arrêt qui se produit dans l'unification de l'Allemagne par la Prusse.

EDMOND DEVAL.

Caractère de la concurrence anglaise.

Une lettre de M. Dubois-Caplain, ingénieur civil, insérée dans le numéro du 5 novembre dernier du journal l'Indépendant français, signale un fait bien curieux et que nous livrons à la méditation de nos hommes d'Etat.

M. Dubois-Caplain avait déclaré à M. Ozène, chef du tarif extérieur au ministère du commerce et l'un des promoteurs du libre-échange, que les fabricants anglais vendaient sur notre marché certains produits à 10 p. 100 au-dessous des cours d'Angleterre.

M. Ozène ayant demandé des preuves de la déclaration de M. Dubois-Caplain, cet ingénieur s'empressa de les donner et il le fit par la voie de la publicité.

Des négociants de Paris avaient fait un marché important de prussiate de potasse avec un fabricant de Glasgow. La marchandise était livrable en entrepôt au Havre. Les négociants parisiens le revendirent avec bénéfice de 5 p. 100 à une maison du Havre qui, de son côté, la revendit avec un bénéfice équivalent pour être réexpédiée en Angleterre, où elle retourna pour faire concurrence à la même maison anglaise qui l'avait vendue et livrée à la maison française de Paris.

La maison de Glasgow fut vivement irritée de la revente des négociants français et refusa de livrer le solde du marché. L'affaire manqua d'aller devant les tribunaux, et quand on consulta la correspondance, on trouva cette stipulation bizarre: que la marchandise devait être consommée en France.

La même correspondance disait (ce sont les fabricants de Glasgow qui écrivent): « Si nous nous sommes décidés à vous laisser nos produits à un prix aussi bas, c'était à la condition expresse qu'ils seraient consommés en France et qu'ils ne seraient pas réexportés en Angleterre; nous voulons habiter les consommateurs français aux prussiates anglais. »

Le dernier mot est charmant, car il n'y a pas deux espèces de prussiate, et on le fait en France avec plus de perfection qu'en Angleterre.

Le fait qui nous indiquerait ne peut point passer inaperçu; il donne bien la véritable signification de la concurrence anglaise. Abattre l'industrie française, afin de s'emparer de notre marché tout entier, tel est son unique but; et si aujourd'hui cette concurrence peut donner pour les consommateurs une baisse dans les prix, plus tard on leur fera payer, par des prix excessifs, les concessions qui sont faites momentanément pour les intérêts d'une lutte éternelle. (Indicateur de Tourcoing.)

Voilà encore un nouvel aspect, une conséquence nouvelle du traité de commerce imposé à la France. — Après avoir aveuglément repoussé les protestations énergiques qui s'élevaient contre le nouveau régime économique, la plupart des membres de la commission d'enquête, obligés d'adhérer aux doctrines officielles, désavouèrent-ils aujourd'hui les principes qu'ils ont tant exaltés?

Ceux d'entre eux qui ont quelques notions d'économie industrielle et commerciale s'efforcent de nous faire espérer que le traité de commerce sera un jour révisé dans ses plus funestes dispositions. — Devons-nous espérer?

J. REBOUX.

M. BERRYER

Berryer (Pierre-Antoine), était né à Paris, le 4 janvier 1790. Sa famille, originaire de Lorraine, y était venue, dit-on, d'Allemagne, où elle portait le nom de Mittelberger, transformé et abrégé en celui de Berryer. Son père, avocat au barreau de Paris, avait lui-même un beau talent et un beau caractère. Il confia son fils aux oratoriens de Jully, auxquels la révolution de Thermidor venait de permettre de rouvrir leur collège. M. Berryer

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 25 NOVEMBRE 1868.

— 2 —

ENRICA

Suite et fin — Voir le Journal de Roubaix du 22 novembre.

« Est-ce votre mère qui vous écrit ? » me dit Enrica.

« Non. »
« Votre sœur, alors ? »
« Hélas ! non. »
« Il vostro fratello, dunque ? »
« Nemmeno. Ce n'est pas mon frère non plus. »

Elle me tendit la lettre et reprit son livre, mais un instant après laissa à son livre, jeta les yeux sur la lettre, puis sur moi... et sorrit.

« Elle ne rentrera pas de toute la soirée. Le lendemain matin, il n'y avait pas de bouton de rose sur ma table; et lorsque j'arrivai le soir avec un bouquet, elle me demanda :

« Qui donc vous a écrit cette lettre ? »
« Une amie bien chère, » répondis-je.

« Ah ! une dame ! »
« Oui, une dame. »
« Eh bien ! gardez votre bouquet pour elle. »

« Mais, Enrica, elle a des fleurs en abondance; elle vit au milieu des fleurs; et tous les matins ses enfants en cueillent en masse pour en faire des guirlandes. »

Enrica glissa ses doigts dans ma main, pour tâcher de reprendre le bouquet; je retins un instant et la main et les fleurs. Je lâchai les fleurs d'abord.

J'avais alors à Rome, un ami, qui est mort, depuis, entre Ancône et Corinthe. Un jour que nous étions assis sur un bloc de tuf au milieu du Colysée, à regarder l'ombre vacillante des arbustes agités par le vent qui croissait sur les arceaux ruinés, et à écouter le ramage des oiseaux qui nichent dans les crevasses, il me dit soudain :

« Paul, vous aimez cette italienne. »
« Elle est bien belle ! » répondis-je.
« Je crois qu'elle commence à vous aimer. »

« Elle a le cœur chaud, sans doute, et très-aimant. »
« C'est la vérité. »

« Mais ses sentiments sont ceux d'une enfant, » continuai-je.
« Non, » reprit mon ami. Il mit la main sur mon genou et cessa de tracer des parallélogrammes avec sa canne.

« Croyez-moi, Paul, je connais mieux que vous ces natures méridionales. L'italienne est femme à quinze ans. Si vous aimez, vous aimez une femme; et si elle vous aime, c'est avec un cœur de femme. »

« Mais je n'admets la vérité ni de l'une ni de l'autre de ces suppositions. »

« Souffrez alors que je vous mette à l'épreuve. »

« Comment cela ? »

« J'ai trois semaines devant moi. Quittez votre maison du Corso; venez avec moi dans les Apennins, et voyez si l'air des montagnes pourra vous faire oublier les beaux yeux de votre Romaine. »

Je réfléchissais avant de répondre; mais il continua :

« Cela vaudra mieux. Car, si vous l'aimez, cette nature méridionale, avec toute sa passion, n'est point ce qu'il vous faut pour fonder l'édifice de votre bonheur domestique. Et nous autres, gens du Nord, quelles que soient vos impressions en ce moment, nous ne restons pas à la hauteur des amours inspirées et nourries par le soleil de ce pays. »

Je protestai tout bas contre ce qui me semblait un blasphème; car je revoisais en esprit mon petit salon, et cette taille de fée, et cette figure blanche. Et pourtant je répondis à mon ami :

« Je pars avec vous. »

Le père d'Enrica haussa les épaules lorsque je lui dis que j'allais faire un tour dans les Apennins et qu'il me fallait un guide. Sa femme observa qu'il ferait froid sur les hauteurs, parce que l'hiver n'était pas fini. Enrica dit qu'il ferait chaud dans les vallées, parce que le printemps approchait. Le vieillard tambourina sur la table avec ses doigts, et haussa les épaules une seconde fois sans ouvrir la bouche.

Mon hôte prétendit que je ne pourrais faire le voyage à cheval. Cesare ajouta que la route serait bien fatigante à pied. Enrica demanda à son papa s'il y avait quelque danger. Le vieillard haussa de nouveau les épaules. De nouveau je lui

demandai s'il connaissait un homme disposé à nous servir de guide dans les Apennins; et, voyant que ma détermination était irrévocable, il dit enfin, après un quatrième haussement d'épaules, qu'il en trouverait un le lendemain.

Lorsque je sortis, dans l'après-midi du lendemain, pour me rendre à la station des voitures de Tivoli, sur le piazza voisine du Monte-Citorio, Enrica se glissa jusqu'à moi et me dit tout bas :

« Ah ! mi dispiace tanto... tanto... signor ! »

Je lui serrai la main, et une heure après je passais avec mon ami à côté du Forum de Trajan, sur la route des montagnes. Au coucher du soleil, nous foulions les ruines de la Villa d'Adria, situées sur les premiers gradins des Apennins. Les clochers de Tivoli sonnaient l'Angelus. Nous avions pour spectacle toute la campagne de Rome, et, au milieu de ses grandes ondulations, que le crépuscule colorait d'une teinte violette, les tours de la ville éternelle, sur laquelle trônait, comme un géant, le dôme noirâtre de Saint-Pierre.

Les trois semaines ne me parurent pas trop longues, quoique je pensasse souvent à Enrica. Mais ce fut avec joie que je revis les portes de Rome. Quand nous fûmes auprès du tombeau de Métella, mon ami me dit :

« Eh bien, retournez-vous auprès d'Enrica, ou partez-vous avec moi pour Ancône ? »

« Au moins faut-il que je lui dise adieu. »

« Alors Dieu vous garde ! »
Nous nous quittâmes sur la piazza di Venezia pour ne plus nous revoir.

Dès que j'ai fait tinter la sonnette, je reconnais le pas d'Enrica. C'est bien elle avec ses cheveux châtains tressés en nattes, et ses yeux charmants, où brille la joie de me revoir. Et, comme sa mère m'entraîne à la fenêtre pour voir passer un cortège, Enrica se glissa derrière nous, et, avec un mouvement électrique, passe son bras autour de ma taille. Sa douce étreinte est plus éloquent que un millier de paroles de bienvenue.

C'est un cortège funèbre qui passe devant la maison. Tout le long de la rue, nous voyons des têtes aux fenêtres et des femmes agenouillées dans la poussière. Un chant rauque s'approche de plus en plus, paraît un moment s'éteindre dans les ténèbres, mais l'instant d'après éclate de nouveau avec une plus lugubre tristesse.

« Vede ! vede ! » dit Cesare; et, au milieu de la leur rougeâtre des torches, s'avance la bière, portée sur les épaules de moines robustes; sur la bière est le cadavre, revêtu du costume ecclésiastique. Des panaches noirs ondoient aux quatre coins.

« Chut ! » fait mon hôte.

Car, en ce moment, le cadavre passe sous notre fenêtre. Enrica fait le signe de la croix; tout sourire a disparu de ses traits. Cesare lui-même est devenu sérieux. Nous distinguons la figure pâle, mais jeune, du mort. Les torches jettent leur sinistre clarté sur son visage décoré. Des milliers d'yeux le regardent; mais lui, insouciant de leurs regards, ne tourne pas la tête et semble contempler les étoiles.

Les chants ont cessé, et l'on entend le frémissement des robes des moines et le

3086059